

# Le temps des commencements

Jean-Paul Russeil,  
prêtre du diocèse de Poitiers,  
vicaire épiscopal et enseignant en théologie

C'est en 1715 que prend fin le long règne de Louis XIV. C'est l'année suivante – en pleine mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre – que Louis-Marie Grignon de Montfort remet son dernier souffle : il a mené le beau combat, il a achevé sa course (cf. 2 Timothée 4, 7). C'est en ce même lieu que Marie-Louise Trichet vient poursuivre – jusqu'à sa mort en 1759 – le chemin commencé à Poitiers.

C'est en effet à Poitiers qu'arrive en 1701 ce jeune prêtre, moins d'un an après son ordination. C'est à Poitiers que naît Marie-Louise Trichet, qu'elle grandit et qu'elle devient la première Fille de la Sagesse, seule pendant dix ans. L'Église a reconnu les fruits portés puisque Louis-Marie Grignon de Montfort a été canonisé par le pape Pie XII le 20 juillet 1947 et que Marie-Louise Trichet – devenue sœur Marie-Louise de Jésus – a été béatifiée par le pape Jean-Paul II le 16 mai 1993.

L'ouvrage que vous avez entre les mains retrace ce temps des commencements et restitue ainsi une page de l'histoire du diocèse. Comme l'écrit le Père de Montfort dans une lettre à sœur Marie-Louise de Jésus au moment de son départ pour La Rochelle, « si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour Lui »<sup>1</sup>. C'est précisément cette radicalité évangélique qu'il nous revient de recueillir en ces pages.

---

1. « Lettre 27 (commencement de 1715) », *Œuvres complètes de saint Louis-Marie Grignon de Montfort*, Paris, éd. du Seuil, 1966, p. 67.

Cet ouvrage commence par situer brièvement le parcours du Père de Montfort avant son arrivée à Poitiers de façon à l'inscrire dans sa propre généalogie et dans l'Église de son temps. C'est la fécondité de l'École française de spiritualité qu'il convient de saluer ici, spécialement pour le rôle qu'elle a joué dans la formation des prêtres jusqu'à ce jour. Le récit des années poitevines du Père de Montfort et de Marie-Louise Trichet forme la deuxième partie. Il est aisé de suivre ainsi pas à pas cette histoire souvent méconnue. Une sélection de textes donne ensuite accès aux grands thèmes de la spiritualité montfortaine. Celle-ci a marqué des générations de chrétiens depuis les plus humbles jusqu'aux plus connus comme Jean-Paul II qui qualifie saint Louis-Marie Grignion de Montfort de « témoin et maître »<sup>2</sup> de vie spirituelle. Jointe à cette troisième partie, une brève description de chacune des œuvres du Père de Montfort contribue à une meilleure connaissance de ses écrits. La préface de Mgr Albert Rouet situe le chemin que trace Louis-Marie Grignion de Montfort dans la complexité de son époque. C'est en « Dieu seul » que le missionnaire itinérant met sa confiance. Celle-ci ouvre l'avenir et génère une fidélité créatrice.

C'est grâce au soutien des Conseils provinciaux des trois congrégations montfortaines – Filles de la Sagesse, Pères montfortains et Frères de Saint-Gabriel – que cet ouvrage a été réalisé. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance avec notre particulière gratitude à sœur Chantal Rabier (fdls), au père Marco Pasinato (smm) et au frère Marcel Barreteau (sg) pour leur contribution à l'écriture de ce livre. Cet ouvrage est ainsi l'expression des « relations mutuelles » vécues entre congrégations religieuses et diocèse.

---

2. JEAN-PAUL II, Encyclique *La Mère du Rédempteur* n° 48 (25 mars 1987).

# Préface

Préface de Monseigneur Albert Rouet,  
archevêque de Poitiers

Comment comprendre une personnalité aussi complexe que celle de Louis-Marie ? Par-delà l'exactitude historique et l'analyse théologique, donc en amont des faits établis et plus loin que les constructions intellectuelles, la compréhension demande de porter attention aux lignes de force, parfois contradictoires, qui obligent une personne à construire sa propre route. Une part de cette orientation est subie : elle s'impose du fait des circonstances, des pressions d'une époque. Mais une autre part, née de réactions et de choix, montre comment cette personne a cherché son chemin dans les entremêlements de son époque et de sa société. Bref, elle a dû, comme chacun, se « débrouiller », donc mettre de l'ordre dans les diverses sollicitations et créer de la clarté en des chemins brouillardeux. Tout comme l'individu interprète son temps pour y trouver sa place, comprendre cette personne appelle une interprétation correspondante.

Pour ce faire, il est instructif de présenter les contradictions d'un temps. Les êtres faibles ou conventionnels retiennent une voie, souvent la majoritaire. Les autres composent et, parce qu'ils composent, ils inventent. Parmi les inextricables emmêlements, il en est trois qui concernent particulièrement notre saint. Le premier nœud concerne l'image du prêtre (il reste d'actualité !) ; le second touche à cette entropie surprenante qui pousse une religion à s'installer pour « faire système ». Le troisième, enfin, tente de relire la grande crise autour du salut de l'homme, de Luther au jansénisme. C'est dans ce cadre que Louis-Marie a dû se débattre, d'autant plus que chacune des contradictions interférait avec les deux autres.

Au sujet du prêtre, quatre images s'opposaient dans le poids de la vie concrète qui précède – et parfois façonne – les théologies idéales. Première image, condamnée par le concile de Trente, celle du prêtre vagabond, le « vagus ». Le concile réprouvait les ordinations sans ministère précis. Elles laissaient nombre de prêtres, souvent pauvres et affamés, battre la campagne ou les manoirs pour y trouver un gîte et un revenu, en attendant de trouver mieux ailleurs. Presque deux siècles plus tard, le « vagus » pauvre avait disparu. Les curés respectaient mieux la résidence. Mais s'était instauré un « vagabondage aisé », à la recherche de prébendes et de bénéfices dont le cumul était fréquent. C'est l'argent qui bougeait, le concile de Trente n'ayant pas su comment s'attaquer au régime bénéficiaire. Et l'exemple venait de haut...

Directement opposé à cette conception, l'image du curé stable, chargé du soin des âmes à lui confiées, se sanctifiant parmi son troupeau, s'était considérablement développée. Elle fut un des heureux résultats de l'École française très attachée à la rénovation et au ressourcement du clergé. Au sein de la paroisse qu'il dirige, le saint prêtre sanctifie son peuple.

Le XVII<sup>e</sup> siècle aimait l'ordre. De hauts murs recevaient les pauvres, les malades et les aliénés. Des murs presque aussi hauts encadraient les monastères et les maisons d'éducation qui se développent rapidement. Comprendons bien : l'isolement possède une double fonction. Il protège ceux qu'il enclôt des miasmes de l'extérieur ; il prémunit la société contre le danger que représentent ceux qu'il garde. D'où une troisième image de prêtres, les « aumôniers » qui partagent la vie confinée de ceux qui ne peuvent se rendre à « leur propre paroisse » auprès de « leur curé propre » (concile de Trente). L'aumônerie des galères avec saint Vincent de Paul en donnera un prototype.

Apparaît alors, et dans le clergé séculier, une quatrième image : celle du prêtre qui s'en va au loin chez les populations non-chrétiennes. Les Missions Etrangères de Paris sont nées de cette intuition : des prêtres diocésains portaient pour former de futurs prêtres de diocèses encore à créer. Très tôt, des prêtres poitevins ont entendu cet appel.

Quatre images donc parmi lesquelles il fallait trouver son style et sa place. On voit déjà poindre progressivement chez Grignion de Montfort l'attrait de partager la vie des personnes enfermées, puis la découverte d'une itinérance – et non d'un vagabondage tourné vers

le seul sujet – en faveur des missions de l'intérieur. Mais ce passage ne s'est point fait sans peine.

Le siècle de Louis XIV entretenait le goût de « l'honnête homme ». La remarque est ancienne. L'honnêteté demandait de tenir convenablement son rang dans l'ordre social et à la place où l'on était né. Elle était à la fois un code social (tenir sa place, tenir son rang) et une étiquette par laquelle on reconnaissait la place des autres et était reconnu par eux. Ce comportement général jugulait le désordre, donc la violence que redoutait plus que tout ce temps, après un siècle de brutalités intérieures. Notre époque parlerait de « socialement correct » : il se pourrait bien que nos codes fussent aussi prégnants, quoique moins visibles !

Toucher à cette organisation des comportements provoquait aussitôt les plus vives réactions. Par deux fois, Louis-Marie fut réclamé par les pauvres de l'hôpital général de Poitiers. Cela était tout à son honneur. Mais que, dérogeant à son état, il se mît à vivre en proximité des pauvres et comme eux, voilà qui le fit paraître ridicule puis dangereux pour l'ordre. Pour vivre comme saint Vincent de Paul, il lui aurait fallu les plus hauts appuis dont manquait à Poitiers Louis-Marie. L'évêque lui était favorable, il dut cependant composer devant l'hostilité croissante des notables sans lesquels l'hôpital général ne pouvait exister.

Le sujet est plus délicat qu'il n'y paraît : nul ne touche impunément à l'image sociale, donc à la représentation de lui-même qu'il entend entretenir ne serait-ce que pour exister. Les alliés sont rares et ne se risquent guère ; les pauvres qu'on cherche à aider n'apportent pas de soutien efficace ou abondent dans le sens des autorités. Le temps des révoltes était passé, celui des révolutions pas encore préparé.

Louis-Marie le comprit. Il garde sa vie durant une obéissance sans concession. Il portait en lui deux exigences contraires : l'ardent désir de vivre pauvre parmi les pauvres et le pesant réalisme des inévitables contraintes sociales. Cependant, dira-t-on, le Christ n'a-t-il pas demandé de tout quitter pour le suivre ? Paul n'a-t-il pas tenu pour rien tous les avantages terrestres ? Que devient la radicalité évangélique ? Il serait tentant, à presque trois siècles de distance, de critiquer ceux qui ont rejeté l'aumônier de l'hôpital de Poitiers : l'Évangile ou l'installation... En ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un christianisme cultivé, d'honnête fortune, bien adapté à ce